I

« Mon oncle, homme aux mœurs correctes,
Depuis qu'il n'est plus dru, le vieux,
Tient fort à ce qu'on le respecte
Et que pourrait-il faire de mieux !
Là, son exemple est à suivre
Mais, mon Dieu, comment survivre
Nuit et jour à la corvée
D'être bridé à son chevet !
Et quelle sournoiserie laide
Que d'amuser un mort vivant,
De lui dresser l'oreiller blanc,
De s'occuper de ses remèdes
Et de se dire, l'air chagrin :
Vas-tu aller au diable enfin ! »

II

Ainsi pensait, déjà en route
Vers la province, un chenapan
Que Zeus voulait, sans aucun doute,
Seul hoir de tous ses ascendants.
Je me permets, à l'instant même,
De présenter à ceux qui aiment
Ludmila et son preux Rouslan [3],
Le grand héros de ce roman :
Mon Onéguine, ami sincère.
Dès sa naissance, il habitait
Au bord de la Néva domptée
Où vous avez dû vous distraire
Et où je me plaisais si bien :
Mais, pour moi, le Nord est malsain [4].

III

Toujours surendetté, son père
Organisait trois bals par an
Et, pour sa noble carrière,
Dilapida tout finalement.
La vie d'Eugène restait belle :
D'abord *Madame*, avec du zèle,
Partout veillait sur lui de près ;
C'était *Monsieur l'Abbé* après.
Monsieur, de manière générale,

XXXIII

Je me souviens : la mer s'agite,
Mon cœur aussi, en train d'envier
Les vagues qui se précipitent
Pour se coucher devant ses pieds.
Mes lèvres les frôleraient, heureuses,
Pareilles aux vagues impétueuses !
Je n'ai jamais, aux jours ardents
De mon jeune âge bouillonnant,
Connu de flamme aussi cruelle,
Voulant couvrir de doux baisers
Les jeunes Armide [25], aux joues rosées,
Aux lèvres et gorges sensuelles !
Je n'ai jamais souffert autant
De la passion et ses élans !

XXXIV

Un autre souvenir me hante :
Je tiens, quelquefois, un étrier
Avec mes mains émues... qui sentent,
Comme dans un rêve, le p'tit pied.
Me revoilà en pleine extase !
Mon imagination s'embrase
Pour réveiller dans mon cœur sourd
De vieux regrets, de vieux amours !...
Mais va-t-elle arrêter, ma lyre,
De bavarder, glorifiant
Des pieds qui ne valent ni le chant
Ni la passion qu'ils nous inspirent !
Car ils nous trompent tout autant
Que les yeux doux et leurs serments.

XXXV

Et mon Onéguine ? Il sommeille,
Rentrant du bal au petit jour,
Quand tout Pétersbourg se réveille,
Avec un roulement de tambour.
Négociants, livreurs de courses,
Charrettes qui vont à la Bourse,
Finnoises avec leurs pots à lait,
Crissement de neige immaculée,
Matin aux bruits agréables,

Ou bien, peut-être, pressentant
Que son vieil oncle était mourant.

LII

Et il apprit donc la nouvelle
Par le gérant officieux :
Son oncle moribond l'appelle
Pour lui faire ses adieux.
Après cet affligeant message,
Très vite, ayant fait ses bagages,
Eugène partit, déjà bâillant,
Quand même prêt, pour de l'argent,
À tant de simagrées minables
(C'est le début de mon roman) ;
Mais il trouva, en arrivant,
Son oncle, gisant sur la table,
Déjà lavé et préparé,
Comme une offrande au sol sacré.

LIII

La cour grouillait de domestiques ;
Amis, ennemis et importuns
Gourmands d'obsèques bien publiques,
Venaient y voir ce cher défunt.
Une fois finies les funérailles,
Hôtes et curés firent donc ripaille,
Puis, chacun prit son chemin
Pour retrouver son quotidien.
Eugène resta dans le village ;
Forêts, élevages, lacs, terrains —
Tout fut à lui, le lendemain ;
Pourtant, désordre et gaspillage
Dictaient jusqu'à hier sa vie ;
Il la changea et fut ravi.

LIV

Le murmure des ruisseaux à l'ombre,
La solitude dans les champs,
Le bois de chêne, frais et sombre,
L'impressionnèrent deux jours durant ;
Le troisième — ils s'effacèrent ;
Ensuite, ils ne provoquèrent
Que de fréquents et longs bâillements ;

À la campagne, tout autant,
L'ennui était insupportable;
Même sans boulevards, ni beaux palais,
Sans bals, ni jeux, ni doux couplets,
Et, telle une ombre inséparable,
Le poursuivait l'hypocondrie,
Comme une fidèle épouse aigrie.

LV

Notre campagne, je l'adore,
J'y trouve calme et bonheur :
Là-bas, ma lyre est plus sonore,
Mes songes sont plus créateurs.
Pendant mes heures perdues je traîne,
Le long du lac je me promène
Et *far niente* — c'est ma loi.
À chaque réveil, je me revois
En liberté, dans l'insouciance :
Je dors beaucoup, très peu je lis,
L'envie de gloire, je l'oublie.
N'ai-je pas passé, dans l'indolence
Et à l'écart, plusieurs journées,
Au temps de mes meilleures années ?

LVI

Fleurs, champs, idylles, nonchalance,
Je suis à vous de tout mon cœur !
J'insiste sur la différence
Entre Onéguine et moi, l'auteur.
À cause de quelques ressemblances,
La calomnie, la malveillance
Pourraient pousser certains lecteurs,
Ou je ne sais quel éditeur,
À dire un jour que sur ces pages
Mes propres traits sont barbouillés,
Comme chez Byron, poète altier ;
Comme si nous n'avions plus l'usage
Des plumes, aux autres consacrées
Plutôt qu'à nous et nos portraits.

LVII

Tous les poètes affectionnent,
Comme on le sait, l'amour rêveur.

Ainsi, parfois les chères personnes,
Hantaient mes songes et mon cœur
Les abritait, mystérieuses ;
Après, la muse ingénieuse
Les ranimait et j'ai chanté
La montagnarde [37], pure beauté,
Et les captives de Salguire [38].
Mes chers amis, vous, à présent,
Me demandez bien souvent :
« Pour qui soupire-t-elle, ta lyre ?
À qui son chant est consacré,
Parmi toutes celles qui t'entouraient ?

LVIII

Quel doux regard d'élue heureuse,
D'inspiratrice, a gratifié
Tes chansons tendres et langoureuses ?
Laquelle as-tu déifiée ? »
Mais non ! Aucune — je vous jure !
Le fol amour et ses blessures
Je les connais. Heureux qui peut
Calmer le dépit amoureux,
Quand il s'acharne sur les rimes :
Suivant Pétrarque, il recrée
Le poétique délire sacré
Et devient quelqu'un qu'on sublime ;
Mais j'ai, quand je suis amoureux,
La bouche cousue et l'esprit creux.

LIX

L'amour s'en va, vient la muse,
L'esprit troublé voit plus clair.
Et, affranchi, à nouveau j'use
De l'art magique qui m'est cher ;
J'écris, j'apaise ainsi mon âme,
Sans esquisser portraits de femmes
Ni p'tits pieds sur mes brouillons,
Autour des strophes à l'abandon ;
Le feu s'étouffe sous les cendres
Et je ne verse plus de pleurs ;
Quand la tempête dans mon cœur
Ne se fera point entendre,

XXXVI

Mais le jour passe : aucune réponse.
Puis un autre : rien de rien.
Blême, elle attend qu'on lui annonce
Quelque nouvelle dès le matin.
L'ami d'Olga leur rend visite.
— Dites, où est votre acolyte ?
Demande la mère au galant,
Il nous oublie, apparemment...
Tatiana tremble, toute en flammes.
— Il a promis : il vient ce soir ;
La poste a dû être en retard,
Répond Lenski à la vieille femme.
Confuse, Tatiana a l'air
D'entendre un reproche amer.

XXXVII

Le soir approche ; sur la table,
Un samovar brille, exhalant
Vapeurs et arômes agréables
Que la théière chinoise épand.
Le thé noir odorant ruisselle,
Versé dans de petites coupelles
Par la main d'Olga ; un garçon
Apporte et sert la crème maison ;
Tatiana, près de la fenêtre,
Respire très profondément
Devant la vitre s'embuant,
Et, pensive, elle écrit deux lettres
Avec son doigt sur le carreau :
Un monogramme *E* et *O*.

XXXVIII

Son âme, entre-temps, s'angoisse,
Ses yeux sont tristes et larmoyants.
Et tout à coup !... son sang se glace :
C'est du galop que l'on entend...
C'est lui !... Eugène !... Ombre fugace,
Tatiana vole ; elle fend l'espace —
Les couloirs, le perron, la cour ;
Sans s'arrêter, elle court, elle court
Vers le parc ; elle se précipite,

Traverse allées, prés, petits ponts,
Fourrés, plates-bandes et buissons,
Essaie d'aller encore plus vite,
Casse un bout de lilas ; d'un saut,
Elle franchit le ruisseau...

XXXIX

Et s'affale sur un banc...
« Eugène...
Est là !... Mon Dieu, qu'a-t-il pensé ? »
Son cœur, se noyant dans la peine,
Garde l'espoir qui l'a bercé.
Frissons de froid, d'incandescence...,
Attente sans fin, lourd silence...
De jeunes servantes, un peu plus loin,
Cueillant des baies dans le jardin,
Suivant les ordres, chantent ensemble
(Et elles y sont bien obligées,
Afin de ne point manger
Les fruits des maîtres — à ce qu'il semble...
Voilà pourquoi ce chœur criard —
Trouvaille de l'esprit campagnard !).

La chanson des jeunes filles

Belles jeunes filles, jolies jeunes filles,
Mes chères âmes, amies chéries,
Jouez, jouez, belles jeunes filles,
Amusez-vous, mes chéries !
Entonnez donc une chanson,
Une chanson que nous aimons,
Aguichez le beau garçon,
Faites-lui voir nos danses en rond.
Dès qu'il les voit et qu'il vient,
Dès qu'il vient, encore de loin,
Dispersons-nous, mes chéries,
Lançons des griottes sur lui,
Des griottes et des framboises,
Des framboises et des groseilles.
Ne viens plus prêter l'oreille
Aux chansons que nous aimons,
Ne viens plus guigner ici
Nos folies, nos jeux de filles.

I

Les jours d'automne perdurèrent
Jusqu'à la fin du calendrier ;
L'hiver que convoitait la terre,
Vint la nuit du trois janvier,
Quand il neigea. De sa fenêtre,
Tatiana vit tôt transparaître
Plates-bandes, palissades, toits
À travers les carreaux tout froids,
Ornés de givre en fresques fines :
Les arbres enneigés brillaient,
Les pies dans la cour s'égayaient,
Au loin, s'élevaient de hautes collines,
Sous un douillet tapis d'hiver,
Et tout était si blanc, si clair.

II

Enfin l'hiver !... Tout en liesse,
Le villageois déjà sortait
Son traîneau ; dans la neige épaisse,
Sa pouliche apeurée trottait.
Un fiacre preste et téméraire
Fonçait, balayant les congères ;
Sur sa pelisse, le postillon
Arborait son beau ceinturon.
Le petit-fils des domestiques
Sur sa luge avait installé
Le chien de garde et s'attelait
Pour une folle course hippique ;
Derrière une vitre, sa maman
Le menaçait en s'agitant.

III

Peut-être que de telles images
Ne pourront pas vous fasciner :
Peu de finesse s'en dégage ;
On n'y voit rien de raffiné.
Bercé dans un divin délire,
Un autre chantre a su décrire
La première neige et sa blancheur,
Les tempêtes hivernales du cœur [78] ;
Sa poétique exubérance

XXXV

Le gel, pourtant, est fort propice
Aux voyages, plutôt lointains.
L'hiver, la route est plate et lisse
Comme un niais refrain mondain.
Nos braves automédons [102] sont fiables,
Nos troïkas sont infatigables,
Les bornes courent devant nos yeux —
On dirait un palis de pieux.
Malheureusement, la vieille Larine
A pris ses vieux chevaux piteux,
Ceux des relais étant coûteux ;
De cette façon, notre héroïne
Savoure la route et s'ennuie
Pendant sept jours et sept nuits.

XXXVI

Voici Moscou la blanche, en pierre,
Qui enfin, de loin apparaît,
Dans l'éblouissante lumière
De ses coupoles et croix dorées.
Chers frères ! Un souvenir me grise
Et je revois clochers, églises,
Parcs et palais — tous surgissant
Autour de moi si subitement !
Souvent, loin de toi, nostalgique,
En proie à mon destin raté,
Moscou, je t'ai convoitée !
Moscou..., quelle charge pathétique
Ressent le cœur russe dans ton nom —
Écho de violentes émotions !

XXXVII

Voici le château du tsar Pierre
Et ses vieux chênes. Il se souvient,
Sombre et glorieux, comment naguère
Napoléon, réjoui en vain,
Y attendait en futur maître
Que Moscou vînt lui remettre
Les clefs du Kremlin prosterné.
Moscou ne s'est pas inclinée
Pour implorer son indulgence.